

HORIZONS



Ergui

DEMAIN

*Je me croyais hier
Et c'est déjà demain...
Que le temps passe vite !*

*J'entends des bruits de fer
Et de combats lointains
Parfois la dynamite*

*Au ciel des oiseaux bleus
En singulier manège
Portent un olivier
Symbole merveilleux
J'organise en chorège
Un lieu où le planter.*

Guy Roy

ENCRE VIVES

DEMAIN.....♦

HORIZONS N° 55

3^{ème} trimestre 2011

QUI FAIT QUOI ?

HORIZONS est la parution trimestrielle des auteurs
D'ENCRE VIVES.

Fruit d'un travail associatif et coopératif.

Direction de la publication, dessins de couvertures :

- *Guy ROY*

Distribution, envois :

- *Jackline RENE*
- *Joseph GUEDON*

Relations avec les médias :

- *Jackline RENE*
- *Joseph GUEDON*

Organisation, saisie des textes, conception de la maquette :

- *Christiane METAYER*

EDITORIAL

Demain !

C'est le domaine de prédilection des voyants, des cartomanciennes, des astrologues, des prévisionnistes, des prophètes... Des espoirs et des anathèmes.

Les efforts des uns contrecarrés par ceux des autres. Les interprétations d'un même constat donnent lieu à des lectures parfois diamétralement opposées.

Il existe des virtuoses pour tricoter, ou détricoter des ouvrages à donner le tournis à qui veut les écouter. Souvent ces champions de la rhétorique n'ont jamais tenu un brin de laine, je veux ici parler du fil d'Ariane...

De prétendus guides éclairés ne sont jamais parvenus à sortir du Labyrinthe !...

Les poètes encreviviens se servent de Dame Poésie pour vous faire partager leurs appréhensions ainsi que leurs espoirs.

Le vol des oiseaux de paix aura-t-il prédominance sur celui des oiseaux de proie ? C'est la grande interrogation. Notre planète, que tout astronome confirmé qualifie de bleue, a, en maints endroits, des taches brunes et sanguinolentes...

Par l'écrit, qu'il soit nouvelle ou poème, nous voulons contribuer à cet avenir meilleur où notre belle langue occupera une place d'honneur.

Le président,
Guy Roy

Hommage au Poète disparu :

*Le Poète, ce caresseur de mots, ne meurt pas, il s'endort, il
s'endort encore, il s'endort parfois une dernière fois, laissant au
rêve ses mots, tels des traces sur le sable ;*

*Il suffit d'un peu de vent, d'une voix de passage pour que de
nouveau se délie le verbe et qu'il nous souffle, comme un bouquet
qui appartient maintenant à qui sait sentir les arômes contenus
dans ces mots !*

Gilles Troger

Ose la vie

Quand je serai grand demain
Je serai boulanger pour faire du pain
Ou alors j'apprendrai à être maçon
Pour faire de belles maisons.

J'aimerai aussi être jardinier
Pour cultiver des légumes et des fruitiers.

Ou j'apprendrai l'informatique
Pour cela, je travaillerai les mathématiques.

J'irai dans une bonne école
Et espère être un peu poussé par Eole.

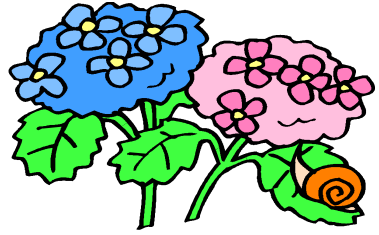
Mais pourquoi attends-tu un jour lointain ?

Simplement, je réfléchis, je déciderai demain.

Arthur Gigot

Les Hortensias

Par Jackline René



La douceur de ce printemps joyeux annonçait une journée délicieuse donnant une vigueur inaccoutumée aux pensionnaires de la maison de retraite « Les Hortensias ». Sous la grande horloge du salon qui égrenait neuf heures, ils étaient tous rassemblés, enfin presque. La jeune directrice passa une main dans ses cheveux et eût un mouvement d'impatience. Elle compta ses têtes blanches, tout haut, en pointant son index sur chacune d'elle. La vingtième manquait à l'appel ; Marthe Villers était absente. Depuis son arrivée, deux mois auparavant elle aurait dû s'habituer au règlement et aux horaires. Il n'en était rien. Elle compta une seconde fois, et eût un rictus de contrariété.

A pas pressés, elle emprunta les couloirs et frappa d'un doigt léger à la porte de l'oubliée. La charmante vieille dame buvait son café à petites gorgées comme une chatte, tout en regardant le mur dont la tapisserie en toile de Jouy représentait quelques scènes champêtres et gaies.

-Vous êtes encore en retard, Madame Villers.

-Excusez-moi.

Elle rosit en disant ces mots, posa sa serviette, prit son mouchoir en dentelle et sortit vivement de la chambre d'un pas alerte, en s'excusant encore.

La jeune directrice ne la suivit pas. Elle s'approcha du mur pour regarder ces dessins naïfs qui dès son entrée dans l'établissement avaient comblé d'aise cette nouvelle arrivante. Elle se souvenait soudain. Sur le pas de la porte, elle avait à peine regardé sa chambre. Alors qu'on lui commentait avec chaleur et bienveillance le bien-être de l'établissement, elle avait écouté distraitemment les consignes, mais avait été très intéressée par le papier peint, en ayant soudain un sourire évanescant sur le visage. Oui ! De cela elle se souvenait très bien.

Songeuse, mais rigoureuse dans ses fonctions, la jeune directrice repartit vers le salon. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta un instant, le temps de reprendre souffle avant d'être confrontée avec la dure réalité de la vie. Elle soupira. Que la vieillesse était méchante, méchante et sournoise, ne frappant jamais avant d'entrer. Elle vous happait, par surprise et sans rémission. Ils étaient tous rassemblés ici pour soigner une amertume qui dérivait très vite en désespoir. Bien sûr, elle en convenait. On n'arrête pas le cours d'une rivière. Dans les yeux de tous l'histoire était déjà écrite et ils le savaient. L'évidence était là.

A chaque anniversaire souhaité avec entrain elle disait haut et fort : Nous fêtons aujourd'hui les... printemps de... Sur ce mot magique, elle trébuchait toujours car ce passeport vers une autre année ne menait plus qu'à l'entrée d'un tunnel.

Certains avaient encore de fabuleux sursauts d'énergie. Ainsi, Monsieur Jean qui, toute sa vie avait sans doute plus caressé les femmes que les ambitions, retrouvait les jours de soleil, le goût de la chasse auprès de ces dames, et son voisin de table qui avait gardé un look d'adolescent rêveur paraissait, certains jours, animé d'une flamme imaginative et secrète qui devait le porter au-delà de ses illusions. La jeune directrice se regarda dans le miroir ancien au-dessus de la cheminée et se posa une question ? *Serai-je comme eux, plus tard, avec le muscle mou et l'oreille dure ?* Elle regarda Marthe Villers. Cette femme sans doute, n'avait pas eu d'histoire, et paraissait s'en contenter.

L'été arriva sans prévenir, comme un voleur habile et silencieux. Le retour de Monsieur Marshall fut une joyeuse éclaircie dans la journée. Après quelques mois passés dans un hôpital, il revenait, frais, et tout sourire.

-Nous sommes tous heureux de vous revoir Monsieur Marshall, je vais vous conduire à une autre chambre, dit la jeune directrice. Elle sera plus ensoleillée pour votre convalescence.

Il parut très contrarié et s'en expliqua d'une voix douce. « *Le papier peint me rappelait une chambre pendant la guerre, une histoire d'amour, voici une cinquantaine d'années. La vie et la guerre nous ont séparés.* » Il baissa la tête. Elle s'excusa en rougissant et s'expliqua.

-Nous avons donné la vôtre à Marthe Villers.

-Vous avez dit : Marthe Villers ?

Il eût un sourire réjoui et la jeune directrice, en regardant l'homme qui était devant elle pensa soudainement : *La vieillesse n'est rien si les émotions demeurent.*

Lui prenant alors la main, elle l'entraîna jusqu'à la chambre de Marthe Villers.

Pour la sortie du lendemain, elle compta de nouveau ses têtes blanches. Il en manquait deux. En hochant la tête elle décida d'attendre pour aller les chercher. Ceux-là avaient perdu assez de temps, et puis ! Que vient faire un règlement dans une histoire d'amour ? Sur son cahier journalier, elle écrivit en grosses lettres : *Il faut toujours vivre avec ses rêves, même, si, avec le temps les couleurs se fanent un peu.*

Elle se regarda dans le miroir au-dessus de la cheminée. Oui ! Elle avait encore du temps, beaucoup de temps. Se redressant, d'une voix forte, elle héla le jardinier.

-Arrosez donc encore un peu les hortensias pour qu'ils fleurissent jusqu'à l'automne.

Demain

Demain, vivre seul ou à deux, sans blessure, ni souffrance, avec bonheur.

Etre heureux ou malheureux auprès de l'élue de son cœur.

Monde sans révolution, ni guerre : c'est une utopie !

Au début du monde, était le jardin d'Eden.

Incitations de toutes les convoitises, sans penser à demain.

Nul ne sait de quoi celui-ci sera fait ?

Comme l'oiseau petit à petit, construit son nid,

Il nous faut prévoir en pensant : DEMAIN !

Thérèse Baudouin

Demain

Demain, va vers la campagne,
T'émouvoir de si beaux paysages.
Ses espaces donnent l'extase,
Il faut s'en imprégner jusqu'aux larmes :
La nature est contemplation du sage.

Demain, j'admèrerai
Les suaves fleurs de mai,
Dèbut de folie printanière,
De l'amour, doux emblème.
Vous exhalez un attirant parfum,
Il peut troubler la sagesse mème,
Devenir poison
Et parfois égarer la raison.

Demain, j'irai ècouter
Le rossignol dans l'orme,
L'oiseau sur le saule,
Grenouille dans l'eau
Sur nènuphar jaune.
Tous chantent le bonheur,
La flore les ècoute.

Les fleurs du fruitier
Auront demain
La splendeur des fruits du cerisier
A cueillir à deux mains.

Demain viendra l'automne,
Pourpre et ocre,
Tu auras l'odeur des pommes
Sur tes mains, sur ta robe,
Laisse-moi respirer ce bonheur.

Demain verra,
Le soleil sur l'épi de blé.
Voici l'été
Sur le limpide gué,
Voici l'été
Et ses amours espérés.

Demain se posera
Le silence de septembre dense.
Les feuilles dansent,
Rondes lentes
Dans le vent.
Emotion intense,
Saison ambre
Tu m'enchantes.

Merles, c'est l'automne,
Ils se mettent à chanter :
L'abondance des fruitiers
La rondeur des vergers
La vigne pourpre de raisins gorgée.

Tu es nature, vent d'amour
Tu scintilles sous soleil et nuages,
Demain, avec espoir
Permits-moi de t'attendre toujours.

Albert Gauthier

Rebondir. Demain.

Le train-espérance les amène
Sourires inquiets
Leurs yeux en interrogation
C'est l'arrivée.

Les accueillants refrènent
Comme aux aguets
Toute excessive démonstration
Pour l'arrivée.

Sur le quai les mains s'agitent
Les bras se tendent et s'ouvrent
Les premiers mots sont : « Bienvenue... »
Les regards se rencontrent
En sympathie.

Les voitures les emportent vite
A l'endroit préparé qu'ils découvrent
Leur bonheur est en vue
Peu de mots, leurs gestes montrent
Qu'ils apprécient.

L'attention, l'amitié, les partages
L'entraide et les voyages
Toutes les joies qui naissent
Le lendemain renaissent...

Le temps n'est plus compté
L'inexorable sablier
N'est qu'une seule fois retourné...
Dure réalité.

Un train les amena, un autre les emporte
Les sourires sont là, les larmes à la porte
Nos adieux déguisés en forme d'au-revoir
Et nos mains agitées en guise de mouchoir...

Que deviendront ces gens, cette aimable famille
Qui fera que demain pour eux le soleil brille
Leur séjour parmi nous n'est qu'un simple tremplin
S'élever aujourd'hui pour rebondir demain
Définitivement, prendre sa vie en main.

Guy Roy



Regard sur l'avenir

Et si demain
Le monde d'aujourd'hui
Avec entrain
Dissipait son ennui.

Oui si demain
Le monde où nous vivons
Etait certain
D'engranger ses moissons.

Mais j'ai bien peur
Guettant l'évènement
Que le malheur
Surgisse également.

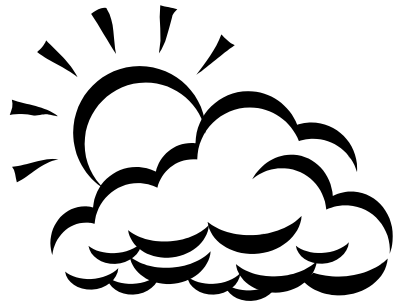
Faut travailler
Dans un but historique
Et nous mouiller
Sur terre...rien de magique.

A cet appel
Oui je veux bien me fondre
Dans le cartel
Des travailleurs de l'ombre.

Que l'espérance
Qui au fond nous anime
Voit la naissance
D'un avenir sublime.

Que ceux qui souffrent
Se croyant au rebut
Au bord du gouffre
Récoltent le salut.

Et toi, m'amie
Vrai rayon de lumière
Egaie ma vie
Aujourd'hui, comme hier.



André Deguil

Demain

*Pourquoi aller quérir au loin
Ce qui est à portée de ta main
Pour faire un voyage d'agrément
Ou simplement faire passer le temps.*

*Arpente les chemins du jardin
En humant l'odeur du jasmin
Cueilles la fleur fraîche de rosée
Et offres-la à ta bien-aimée.*

*Alors dans ses yeux
Tu liras un bonheur merveilleux.*

*Et bien plus que d'aller au loin,
Tu auras envie de faire demain, même demain.*

Arthur Gigot

Le Canal du Midi

*Un zéphyr matinal ridule à peine l'eau
Du Canal du Midi.*

*Les platanes nouveaux agitent leurs rameaux
Avec un léger bruit.*

*A chacun de mes pas j'éveille les oiseaux
Blottis dans les taillis.*

*Un couple de colverts est sorti des roseaux
Suivi de ses petits.*

*Des éclats de soleil sur le flanc des bateaux
Tombent en clapotis.*

*Une écluse cascade entrouvrant ses vantaux
Et grince en cliquetis.*

*Les petits ponts des biefs pointillent le tableau
En pierres de granit.*

*J'imagine Renoir, Monet ou Pissaro
Peignant cette harmonie.*

*D'un clocher invisible, au-delà des hameaux,
Quelques notes s'enfuient.*

*Avant que ne revienne le silence à nouveau
Et, ce qui me ravit,*

*C'est la sérénité que me donne en cadeau,
Le Canal du Midi.*

Maurice Michenaud



TU es partie...

J'ai tendu le bras, allongé la jambe, tu n'étais plus là, sans un mot, sans un dire. A côté de moi, la trace laissée par la forme de ton corps me rappelait un moment pourtant chargé de bonheur. Le parfum de tes gestes voletait encore dans les volutes des rayons du soleil à travers les interstices des volets à demi déployés. J'ai cherché les mots oubliés, les mots retenus, les mots un peu durs qui t'auraient fait fuir. J'ai cherché les mots, les images, les métaphores que j'aurais dû t'offrir en bouquet après les avoir cueillis au creux de tes galbes, aux abords de tes lèvres.

Il avait fait si beau toute cette journée, nous avons déposé tant de mots sur les choses, nos impressions, nos sentiments, qu'il n'en restait plus pour notre au-revoir du soir. Je m'étais tu et tu croyais que je ne t'aimais plus. Le silence n'est pas la place du rien. Le silence, comme la solitude prépare le passage de l'autre, de l'ami, de l'être aimé. On ne dit plus rien, mais on en appelle à une autre parole à inventer.

Tu es partie. Je vais t'écrire. Je t'écris parce que tu es partie. Je t'écris parce que tu n'es plus là. Tu n'es plus là parce que tu es partie, ou parce que tu n'es pas venue ? Je t'écris parce que tu es toujours là, dans tout ce qui me rend ta présence, te fais exister à distance et en proximité à la fois. C'est bizarre, mais c'est comme ça. L'ami, c'est celui qui est toujours là, même quand il est absent, mais il faut lui écrire de temps en temps ! D'ailleurs, pourquoi dire « Il faut », ça va de soi. C'est comme un amour pudique, l'expression d'un amour à distance.

Tu es partie pour que je t'écrive ? Je t'ai fait fuir pour que je t'écrive ? Pour te dire, non, pour t'écrire tout ce que je ne t'ai pas dit ? Peut-être, je ne sais pas encore. Pour cela, il faut que je t'écrive. T'écrire ce que je n'ai pas osé te dire de peur de t'effaroucher, car dire dans un face à face, c'est très engageant. C'est comme un coup de vent, un violent courant d'air. Ecrire, lire, ça donne, ça laisse une distance, une place à la pensée, à la liberté.

Tu n'es plus là : tu es partie, ou tu n'es pas venue ? C'est peut-être moi qui suis parti, ou qui ne suis pas venu !

Alors je t'écris. C'est cela l'amitié. Ecrire dans l'espace entre présence et absence ! Alors je t'écris. Peut-être t'enverrai-je cette lettre. Je ne sais pas encore. J'ai à la fois tant de confiance et de méfiance à l'égard du poids des mots ! Les mots, c'est comme les mains, ça caresse, mais ça peut étrangler ! Tu es partie parce que je ne t'ai pas retenue, parce que je n'ai pas su trouver les mots, parce que les mots que j'ai trouvés n'étaient pas ceux attendus !

J'aurais pu dire : « Je t'aime beaucoup », mais ce n'était pas assez. J'aurais pu dire simplement : « Je t'aime », mais c'était peut-être trop engageant ! Dire plus (aimer beaucoup), pour dire moins (aimer tout court), pour signifier plus ? Que c'est compliqué !

Et puis, tu entends ce que tu veux, ce que tu peux, ce qui convient à ton désir !

On aime quelquefois trop, jamais assez ? On aime toujours mal, on dit mal que l'on aime, parce que cela fait mal ? Parce que l'on craint que cela fasse mal ? Ce sentiment si fréquent, si existant dans l'humaine condition, ne pourrait-il pas être plus simple ? Est-il compliqué, ou est-ce nous qui le compliquons ? Pourquoi faire simple, quand on peut faire compliqué ?? N'est-ce pas troublant ?

Que t'aurais-je dit, ou que ne t'ai-je pas dit, pour que tu ne sois plus là soudain ? Quels mots t'auraient blessée ? Quels mots t'auraient retenue ? Quel mot ?

Tu es partie ! Non, tu es toujours là, je t'écris, je te parle, et tu me lis, tu m'entends ! Le sentiment comme tel, qu'il soit d'ailleurs amoureux ou amical, ne se commande pas. Ne dit-on pas que « l'on tombe amoureux » ? Le sentiment s'empare de nous. Nous pouvons sans doute lui résister, mais l'idée de résistance indique assez par elle-même qu'il s'est insinué en nous en dehors de notre volonté. Il nous requiert, comme un don gratuit qui vient d'une altérité. Après, on essaie de l'appivoiser.

J'essaie de deviner ton sourire à cette lecture, chut, ne disons plus rien, conservons cet équilibre du jeu de la présence et de l'absence, jeu de la lettre que je plie, que tu vas froisser, peut-être, d'agacement, parce que tu vas te demander ce que je veux dire. Ce que je veux dire est dit, c'est là, dans ces mots griffonnés, rien de plus, rien de moins. Je ne t'en dirai pas plus aujourd'hui. D'ailleurs autrefois je te l'ai souvent dit, mal sans doute, ce pourquoi tu n'entendais pas, ou mal.

Cette lettre te le redit. En réalité, tu n'es pas partie, tu es toujours là quand je t'écris. Je n'ai qu'à tendre mon bras, et je sens ton cœur danser.

Si tu ne réponds pas, je saurai ton indulgence et ta pudeur. Si tu réponds, j'ouvrirai fébrilement l'enveloppe, le cœur battant bien au-dessus de la normale, (d'ailleurs, quelle est la normale dans l'ordre du sentiment qui nous est tombé dessus ???).

Je te laisse à ta lecture, en comptant sur tes qualités d'intuition compréhensive.

Je n'attends pas ton retour, puisque tu n'es pas partie, j'essaie simplement d'être plus là, au plus près de toi quand tu es là !

« Apprivoise-moi, » dit le renard au Petit Prince, ou l'inverse, je ne sais plus, mais peu importe, c'est pareil !

Apprivoise-moi et laisse-moi t'apprivoiser !

Nous en reparlerons à notre prochaine envolée !

Moi, le 4 juillet 2011,

Gilles Troger

Que sera demain ?

L'angoisse des demains vient perturber mes rêves
Les lueurs d'un néant teintent mon horizon,
Tout mon corps s'appauvrit, les vaillances sont brèves.
D'un présent qui me fuit, je cherche la raison.

Mes joies se sont flétries, les paupières aussi,
Quelques gouttes de sang, et mon cœur s'épouvante.
Ici-bas, je suis seul, tiraillé, épaissi...
La main qui a tout fait se repose tremblante.

Quel ennemi caché m'assiège sans raison,
Dévêtit mon âme, me couvre de remords,
Noircit chaque matin, pourrit chaque saison,
Bannit les amitiés, étouffe les accords ?

Peut-on rester heureux lorsque sur le visage,
Le temps et les soucis ont façonné les rides
Qui, aux larmes souvent, en servant de passage,
Irriguent çà et là de sombres éphélides ?

Même s'il se fait tard, mon cœur n'a pas fini
De battre pour un oui écrit sur un visage,
D'aimer chaque moment prêté par l'infini,
De courtiser la vie qui me tient en otage.

J'interroge le ciel, je marche sans armure,
Confiant dans le destin, écoutant la raison.
Je veux mordre la vie, continuer l'aventure
Jusqu'à l'ultime cri, l'ultime trahison.

Louis Frétellière

DEMAIN

Lucie ouvrit son armoire, souleva quelques pulls et prit un paquet qu'elle posa délicatement sur la table. Sa décision était prise, mûrement réfléchi. Ses printemps n'étaient plus qu'un requiem, et ses jours... des saltimbanques échevelés sans intérêt. Elle arrivait à un moment crucial de sa vie ; celui où le présent et le passé fusionnent en devenant une épreuve au quotidien. Certes, elle n'était pas âgée, mais...son avenir devenait friable, elle devait en convenir.

Haletante, mais lucide, elle s'approcha du paquet enveloppé de nombreux journaux, et eut un instant d'arrêt en soupirant. Ce moment d'attente était insupportable, mais ensuite, il passerait, et elle serait quelqu'un d'autre, une autre peut-être entourée d'anges joyeux et souriants l'accompagnant dans une autre vie. Elle s'assit et regarda sur le mur tous les cadres familiaux : ses parents, sa sœur, ses frères. Aucun dans cette famille ne s'était torturé l'esprit à tout instant et en toute circonstance pour décider s'il fallait « agir ou bien attendre ». D'instinct, ils savaient. Alors qu'elle-même, n'était jamais sûre de rien, restant toujours entre deux solutions, et maintenant encore, dans un moment important, elle hésitait en sourcillant. Le contrôle de chaque situation lui échappait toujours de façon navrante.

Elle avait obéi à tous, vulnérable, tremblante, et sa vie n'avait été qu'une empreinte sur le sable. Un ensemble de jours falots, des nuits blêmes et des paysages lunaires ensevelis dans des années dont elle ne se rappelait même plus la forme et la durée.

Elle prit les ciseaux pour couper une des ficelles récalcitrantes du paquet. Mon Dieu ! Que la chose était bien enveloppée. Elle sentit quelques gouttes de sueur sur son front et ferma les yeux comme une femme dévote. Sa vie n'avait vraiment eu aucun sens. Parfois, elle s'était même demandé si le fait d'être une prématurée n'en avait pas été la cause ! C'était cela. Elle était inachevée et toute sa vie avait été marquée par le fait de remettre toute chose et toute décision à demain.

Vraiment, tout se télescopait aujourd'hui dans sa tête. Sa naissance, son mariage raté, la mort de ses parents. Il était temps de fuir toutes ces

choses floues et décolorées. L'espace d'un instant elle devait regarder « au-delà », avoir un aperçu des choses dans leur réalité avec leur vraie valeur. Jusqu'à présent, elle s'était concentrée sur ses blessures, sans esprit de résistance et de jugement. C'était juste maintenant qu'elle désirait être autre chose qu'une conscience ouverte. Elle y voyait plus clair. Dorénavant, le chemin qu'elle désirait parcourir serait sans embûche, car choisi par elle...pour la première fois. Il la mènerait vers quelque chose de soyeux, de définitif, de raisonné. Sa vie, sa propre vie s'était déroulée jusqu'à présent, sans bruit, d'autres l'ayant fixée dans un cadre, mais cette femme meurtrie qu'elle avait été, ne resterait pas une femme mutilée, maintenant elle en était certaine.

La ficelle céda enfin. Elle enleva le premier journal et prit le temps de le plier avec minutie.

C'était curieux, ce sentiment maintenant éprouvé ; sans doute un obscur instinct de conservation en essayant d'échapper à l'intensité de cette minute. L'abandon d'une forme d'agonie, et la naissance d'une miséricorde enfin accordée. Le plus difficile était passé, maintenant elle voulait décider seule de son désir, de son envie, et ne plus accepter de frustrations de qui que ce soit, la chose était bien claire. Avec soin, elle défit la chose, les lèvres serrées, le menton crispé. Cette chose était...un désir pour le reste du temps qui lui restait à vivre.

Avec des gestes lents...elle la sortit de son écrin et caressa de ses deux mains une flûte noire et brillante, le rêve de toute une vie. Une flûte dont elle jouerait toute la journée si cela lui faisait plaisir, sans personne pour se boucher les oreilles ou lui intimer l'ordre de la ranger. La flûte de son enfance, celle de son grand-père musicien qu'elle écoutait avec ferveur et admiration. Une flûte sur laquelle on ne devait jamais poser les doigts sous peine de rebuffades immédiates.

Avec recueillement, elle se mit à jouer comme si elle avait toujours su. Les notes s'élevaient vers le ciel, comme des oiseaux volant vers leur destin, c'était comme une prière devenue réalité. Elle se sentit légère et convaincue. Non ! Il n'était pas trop tard.

Cette musique était un souffle d'espérance, une certitude.

Cette flûte était...son demain.

Jackline René



VARIATIONS POETIQUES

La journée se termine riche de son vécu
Un autre jour sera le bienvenu Demain

Aujourd'hui la nature est belle sous le soleil
Le temps ne sera peut-être pas le même dans le ciel Demain

Les fleurs qui s'endorment dans le soir tombé
Ouvriront leurs pétales de soie nacrée Demain

L'horizon s'illumine de rouge, il fera beau,
Dans l'homme s'éveillera un esprit nouveau Demain

Les rêves sombres, mystérieux du sommeil
S'évanouiront lentement dès le réveil Demain

La durée de vie de chacun est programmée dans le temps
Mais nos enfants vivront plus longtemps Demain

Nous participons à l'avancée du monde
Nos actes actuels auront des effets pour tout le monde Demain

Les mois, l'année sont bientôt terminés
Chargé d'espérance, l'an neuf sera vite arrivé Demain

Sentiments, sensations sont au cœur du visible
Jusqu'au jour où je rejoindrai l'invisible Demain

Quand dans la lampe, il n'y aura plus d'huile, déjà,
La lumière de la flamme doucement s'éteindra Demain

Mon papa,

Je me souviens de toi
Même quand tu n'étais pas là.
De ta douce présence
Comme de ton absence.
Je ne pouvais me passer
D'être sur tes genoux, bercé,
Et si parfois j'attendais en vain,
De te revoir, j'espérais demain.

Arthur Gigot

Sans penser à demain

Vivre juste aujourd'hui
Sans penser à demain
Pour éviter la pluie
Comme deux pèlerins.

Sans penser à demain
Plonger dans le plaisir
Comme deux pèlerins
Succomber au désir

Plonger dans le plaisir
Dans le silence brisé
Succomber au désir
De nos cœur métissés

Dans le silence brisé
De nos prières païennes
De nos cœurs métissés
Monte un parfum d'Eden.

De nos prières païennes
Aux échos cisterciens
Monte un parfum d'Eden
A glisser sous nos reins

Aux échos cisterciens
Joindre quelques murmures
A glisser sous nos reins
Mouillés de clair-obscur

Joindre quelques murmures
Aux accents tibétains
Mouillés de clair-obscur
Aux creux de nos deux mains

Aux accents tibétains
Je donne nos tourments
Aux creux de nos deux mains
Je grave des mots brûlants

Je donne nos tourments
Aux flammes des bougies
Je grave des mots brûlants :

Vivre juste aujourd'hui.

Patricia Blaisel

*Dans ce joli petit mouchoir de Cholet,
Vous ne trouverez ni larmes, ni regrets,
Ni d'adieux solennels, ni phrases alambiquées.
Tout juste peut-être, au creux de ce mouchoir
Dans un clin d'œil, pourrez-vous apercevoir
Le sourire d'un ami qui vous dit au revoir
Et qui gardera dans ces vives couleurs
De merveilleux souvenirs, l'intacte fraîcheur
En y conservant aussi, pour mieux y puiser
Le réconfort chaleureux de votre amitié.*

Raymond Subileau

Prendre demain à deux mains... *par Joseph Guédon*

Sans remettre au lendemain.
Un simple retard
Il sera trop tard !

Là-bas au Soudan
La famine domine.
En Lybie des innocents
Sautent sur les mines.

Les marchands d'armes
N'ont pas de vague à l'âme !

En Syrie, au Yémen, ailleurs
La liberté est bafouée.
Comment éradiquer le fouet ?
Pour espérer un avenir meilleur !

Pendant ce temps, en France...

Le champagne pétille dans les verres,
Les vignes sont belles en Sancerre,
Les blés s'entassent en greniers,
La croûte du pain, demain, sera dorée...
Des amoureux se regardent dans les yeux
Ils roucoulent et sont heureux ...

Tous les peuples de la terre
Espèrent le bonheur solidaire.

Qui aujourd'hui jubile
Peut pleurer demain.
Ne restons pas immobiles.

Prenons demain à deux mains
Pour d'heureux lendemains
Avant qu'il ne soit ... Trop tard !!!!!

DEMAIN, LA LIBERTE

Il faisait froid et sombre. Ils étaient une vingtaine, recroquevillés sous quelques tôles, se serrant pour se réchauffer. Un des enfants pleurait. Il aurait fallu plus de nourriture, pensa Dionisio. Mais tous étaient déjà bien chargés. Maintenant, il fallait attendre mais demain, ils seraient sauvés.

Tard dans la nuit, un bruit de moteur se fit entendre. Ceux qui étaient endormis ouvrirent brusquement leurs yeux. Des jours et des nuits de marche leur avaient appris à être toujours aux aguets.

La camionnette se gara tout près. Le moteur s'éteignit. On n'entendait plus un bruit. Puis une voix : holà ! Dionisio risqua un œil dans une fente de la tôle : l'obscurité l'empêchait de bien distinguer l'homme qui avait parlé mais c'était sûrement le rendez-vous convenu. Il passa lentement la tête hors de l'abri. L'homme était planté juste devant lui. Dionisio chuchota « Mexico ». « America » répondit le gringo. Soulagé, Dionisio fit signe aux autres. Ils rampèrent hors de l'abri. Un vent glacial soufflait dans le désert.

Après avoir empoché l'argent, sans un mot, l'homme les fit s'entasser à l'arrière de la camionnette. Il s'installa au volant et, se retournant, leur dit : « Pas un bruit ou je vous lâche dans la nature ! ».

Sur la piste cahoteuse, la camionnette fila bon train pendant une dizaine de miles. Les vingt étaient secoués à l'arrière et l'un des enfants recommença à pleurer. « Faites-le taire, bon Dieu ! », cria l'homme. Le bon Dieu, en l'occurrence, devait être avec eux car peu à peu, les pleurs se calmèrent.

On roulait toujours. Dionisio se demandait où ils étaient et surtout si tout allait bien se passer. Des mois de préparation avec l'aide du frère d'un vague neveu passé de l'autre côté. Et pas mal d'argent aussi. Toutes ses économies.

Ça avait pourtant mal commencé : à 50 miles de la frontière, ils avaient été repérés par une bande qui rackettait les candidats au départ. Mais Dionisio avait été assez malin pour les semer.

Maintenant, ils étaient tout près du but.

La camionnette ralentit puis s'arrêta. « Bougez pas ! ». La portière avant laissa passer un courant d'air froid. Un long moment s'écoula. Ils commencèrent à chuchoter entre eux, inquiets. Brusquement, la bâche arrière s'écarta. « Descendez, dépêchez-vous ! » chuchota l'homme.

Ils glissèrent de la camionnette. Dionisio regarda l'homme : « Où sommes-nous ? ». « Là où il faut. Maintenant regarde bien ». Dionisio plissa les yeux pour regarder dans cette obscurité. A distance, il perçut des lumières, en hauteur. Des projecteurs ! Il distingua ensuite les barbelés. 3 rangées... Son cœur se serra. Des aboiements au loin. Le Paradis était bien gardé.

« Mais comment... ? »

« Suivez-moi, il y a un passage possible en ce moment. Avant qu'ils réparent. »

En file indienne, courbés, ils avancèrent, entrant dans une zone où l'un des projecteurs était éteint. Il serait vite réparé. Dionisio avança un peu plus avant avec le passeur : « Ils ont fait des travaux et par là, il n'y a qu'une rangée de barbelés sur une petite distance. Prends la pince, met ce gant et grouillez-vous ».

Dionisio eut à peine le temps de réaliser que l'homme était déjà parti. Il enfila le gant puis revint en rampant vers les autres, trainant la pince. « Il faut qu'on y aille, vite ! » Tous le suivirent tant bien que mal, à plat ventre dans la poussière, les cailloux et trainant leurs ballots. Hommes, femmes et enfants. Tous portaient des vêtements sombres pour ne pas être vus. La préparation avait été minutieuse. Arrivé auprès du barbelé, Dionisio n'hésita pas un instant. Il s'arc-bouta sur la pince. Le fil de fer fit entendre un claquement sec lorsqu'il se coupa. Un deuxième céda rapidement. Après un instant

d'immobilité, Dionisio saisit les barbelés avec sa main gantée pour les faire plier : « Vite, passez !! ». Il fallut de longues minutes pour que tous soient de l'autre côté. Dionisio ramena les barbelés derrière lui.

Ca y est.

Soudain, ils s'aplatirent tous. Des voix, elles venaient vers eux...

« Ho, Jim ! C'est demain qu'on récupère le projecteur ? » « Ouais, ils ont dit que tout serait en place demain midi. Hé ! T'entends rien ? »

« Non ».

« Si, écoute ! ».

Le puissant faisceau d'une torche balaya l'espace juste devant eux.

Ce que Dionisio entendait, lui, c'était son cœur qui voulait défoncer sa cage thoracique...et vingt cœurs devaient faire la même chose au même moment. Madre de Dios, ils vont voir les barbelés coupés !

« Noop, y'a rien ! Allez on rentre. J'te paye une Bud ».

« D'accord ».

Les hommes s'éloignèrent tout en parlant.

Après un petit temps, la colonne reprit sa reptation. Dionisio leva la tête : on ne voyait plus la zone du barbelé, les projecteurs étaient plus loin maintenant. « Levez-vous, on continue en marchant et silence ».

Ils s'éloignèrent toujours plus de la frontière.

L'aube se levait. Katherine Miller conduisait sa Jeep Wrangler. Elle aimait cet instant où les lueurs roses venaient doucement colorer le désert et réveiller les saguaros. Elle pouvait rouler des miles sur les pistes sans voir personne, libre. Mais cependant elle s'arrêtait souvent. Prenait ses jumelles, montait sur le capot, et tournait lentement sur elle-même.

Au deuxième arrêt, alors qu'elle observait après avoir bu un café de sa thermos, elle crut distinguer un mouvement. Après un petit temps, dans ses jumelles, elle vit alors distinctement les silhouettes au loin qui marchaient. Une vingtaine, compta-t-elle. Avec des enfants ! Bonne prise !

Elle sauta du capot, se remit au volant et se dirigea droit sur eux.

Dionisio vit au loin le nuage de poussière qui avançait et se rapprochait. Il se rendait bien compte que la fuite ne serait pas possible...Tout autour, le désert attendait ses proies.

La Jeep s'arrêta à 50 mètres. Une jeune femme en descendit. Par-dessus sa chemise blanche, elle enfila une veste où Dionisio distingua un écusson. Elle se retourna pour prendre un haut-parleur : « Holà, avancez lentement vers moi. Parlez-vous anglais ? ».

Dionisio regarda ses compagnons d'infortune. Leur rêve s'arrêtait là.

Il s'avança vers la jeune femme : « Je parle un peu anglais. Vous allez nous mettre en prison ? ».

Katherine Miller rit. Ça se passait presque toujours comme ça. L'écusson, sans doute.

« Non, n'ayez pas peur. J'appartiens à une association d'aide aux latinos qui franchissent illégalement la frontière » Elle montra son écusson : « C'est l'emblème de mon association. Nous dispersons des containers d'eau dans cette zone et des sacs de nourriture non loin de pistes que nous connaissons et en jouant à cache-cache avec les gardes-frontière. Malgré tout, il nous est arrivé de retrouver des gens morts d'épuisement. Vous avez de la chance que j'aie pris mon service tôt ce matin sinon, vous aviez encore une sacré distance à parcourir et en ce moment, il fait facilement 40° l'après-midi ! ».

Dionisio ne croyait pas ce qu'il entendait. Katherine Miller lui demanda de traduire aux autres. Pendant qu'il le faisait, elle vit les visages épuisés de ces hommes et femmes s'éclaircir puis lui sourire. Des exclamations de joie fusèrent bruyamment.

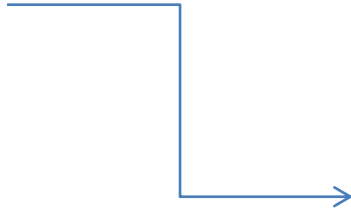
Elle se dirigea vers sa Jeep et s'empara de sa radio : « Jeff, tu m'entends ? Jeff tu m'entends ? ». La radio crachouilla et on entendit une voix endormie : « Oui Katy, j'suis là. T'as pas honte de me réveiller comme ça ? Il n'est que 7 heures du mat... ». « Jeff, j'en ai récupéré vingt. Il me faut de l'aide. Demande à Ronnie de venir avec le pick-up. On n'est pas loin du croisement Humfries et Bell Valley. Je l'attends et on ramène tout le monde ». « OK, bonne Samaritaine, je le préviens. On est bientôt là ».

Elle retourna vers Dionisio : « Ca y est. Quelqu'un va venir et on vous emmène tous au Centre où vous pourrez vous reposer. En attendant, venez boire et manger quelque chose, j'ai ce qu'il faut à l'arrière. ».

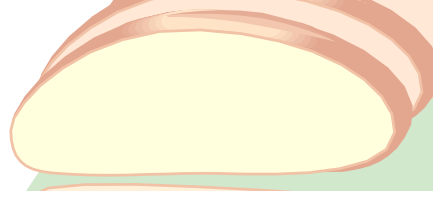
Tandis que ses compagnons se restauraient joyeusement, Dionisio s'appuya un moment sur la Jeep pour regarder le soleil qui prenait de la hauteur. « C'est fini, nous y sommes, pensa-t-il. Demain est enfin arrivé ».

Valérie Pollet-Gougeon

HORS THEME



Mariage du vin nouveau et de la tartine



Il était une fois, au cœur des coteaux du Layon,
Une jolie demoiselle, « Tartine » de son prénom.
Issue de la lignée des « Talmeliers du Bon Pain »,
Noble famille de France, descendante du grain,
Dont les valeurs et qualités sont reconnues,
Depuis des générations et constamment maintenues.

Cette demoiselle se promenait par une belle journée,
Ce que l'on appelle de la Saint-Martin, le bel été,
Un peu de fraîcheur dans les prés, grâce au Layon,
Ajoutait aux senteurs d'une belle arrière-saison.

Au pied du coteau, elle aperçut un jeune seigneur,
Dont la beauté irradiait sous un regard charmeur.
Ses habits étaient ornés de grappes bien dorées,
Tout comme du bon pain, elle se prit à les désirer.

Tout semblait si beau, qu'un instant, elle crut au mirage
Et se rapprocha pour en savoir davantage
Mais point de mirage, le joli cœur avait bien un langage.

Je me présente, « ma mie », je suis prince du Layon,
De la noble lignée des « Grands Chemins de France »
Dont le délicieux nectar apporte jouissance.
Il faut en user, dit-on, avec modération,
Mais savoir l'apprécier avec grande passion.

« Tartine » était subjuguée, charmée, enjôlée
Buvant ses paroles et se sentant déjà grisée,
Elle lui donna son cœur, de plaisir enivré.

Ils se plurent sur le champ, tout près du Layon,
Dès lors ce lieu s'appela « Le Champ-Sur-Layon ».

Fêtons aujourd'hui, dans l'allégresse, cette union,
Que la « Tartine » soit belle et que le vin soit bon.

Raymond Subileau



A mon pays natal

Par Philippe Selrach

Noyé dans la brume automnale, le village,
Etirant ses contours indécis tout en long,
Semble soudain se dissoudre au creux du vallon ;
Morne ilot cerné de verdure et de feuillage !

Du lointain passé, nul n'en connaît plus l'image,
Et nuls vestiges ne portent à l'horizon
Des siècles révolus, l'écho ou le renom.
Pays « sage et heureux », selon le vieil adage !

Tout comme jadis, à l'instar de leurs dieux,
Les gens d'aujourd'hui, vivent, aussi laborieux,
Une tranquille vie qu'il faut que l'on devine.

Mais que le soleil parsème au petit matin
Sur les blanches maisons, ses rayons incertains
Saint-Mars le fier, éclate de gaieté mutine !

(En hommage à J. Du Bellay, l'illustre grand ancien et voisin, ce sonnet est construit avec les mêmes rimes que son poème célébrant son pays natal : Liré.

« Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage... »)

Du côté des Images

Images tiroirs
Tiroir d'images
Afin de voir
Si l'on est sage

Images à voir
Images innées
Nées pour l'espoir
D'être captées

Ouvrez l'image
Portrait tiroir
D'une inconnue
Au visage nu

Jean-Pierre Constanza

Gratitude

Que dire, quels mots effleurer,
Quand je te vois près de moi ?
L'univers chamboule ses points cardinaux.
Toute chose parée,
Tout geste orné,
Ta beauté déborde
Et embellit notre monde,
Quand tes lèvres frémissent et tes yeux scintillent d'étoiles dorées sous
un rayon de soleil.
Quand tu es là près de moi,
Plus de question
A quoi bon exister.
Rien que de la réponse :
De la joie d'être né.
J'aime tes yeux qui brillent de mille étoiles dorées quand un rayon de
soleil vient les caresser.
J'aime ton sourire dans lequel on voudrait se baigner comme dans le lac
de la vallée.
J'aime tes mots quand ils cherchent leur sortie dans ta respiration
musicale.
J'aime ton rire qui cascade comme des perles de stalactites sur le sol
gelé.
J'aime tes idées qui murmurent leur incertitude et pourtant chantent
leur lucidité.
J'aime ta présence qui me fait oublier l'embarras que me sont trop
d'autres.
J'aime ta quête discrète du bonheur.
J'aime... J'aime...
Merci d'être là, d'exister dans mon regard,
Tu es toute gratitude
Cet autre nom de *l'AMOUR*.

Gilles Troger

C'est quoi, vieillir ?

La vieillesse est un naufrage
Charles de Gaulle

« C'est quoi, vieillir ? », m'a demandé mon petit-fils.
Si j'ose dire, c'est retourner en enfance,
Dénué d'optimisme et riche d'expérience,
Et des années passées dénouer tous les fils.

C'est rechercher ses mots pour finir une phrase,
Faire semblant de réfléchir profondément,
Si l'on ne trouve pas, énoncer posément
Sa pensée en usant de quelque périphrase.

C'est désirer encor sans pouvoir assouvir
Les rêves qu'en soi-même, en secret on nourrit,
C'est vivre du passé plus que de l'avenir,

Cet avenir qui, chaque jour, se rétrécit ;
C'est ne plus recevoir des autres, mais donner
Et quand on t'a fait mal, apprendre à pardonner.

Emile Salmon

Mélancolie

Il y a des jours où tout vous ennuie,
Dans le ciel, pourtant, domine le bleu,
C'est l'été, souris, me disent les cieux,
Rien n'y fait, mon cœur demeure alangui.

Je sais, les poètes ont déjà chanté
Le spleen, ce mal qui fait tant de bien,
Et mes états d'âme ne changeront rien
A toutes leurs rimes si désenchantées.

Savoir d'où me vient cette humeur chagrine,
C'est perdre mon temps, c'est peine perdue,
Je ne suis jamais encore parvenu
A trouver l'endroit où elle s'enracine.

Mes rencontres avec la mélancolie
Ont le goût amer et acidulé
Des fruits encore verts et trop tôt tombés,
Des fruits qui devaient rester dans l'oubli.

Je voudrais alors fuir dans le sommeil,
Ne plus voir ce ciel qui se rit de moi,
De mes états d'âme et de mes émois,
Et m'offre en présent l'or de son soleil.

*Quand s'apaisent enfin ces heures moroses,
Me reprend alors l'envie de sourire
A celle que j'aime, que j'ai fait souffrir,
Et c'est dans ses bras que je me repose.*

*Qu'elle me pardonne ces tristes instants
Où je suis ailleurs, perdu dans des rêves,
Loin et solitaire, là-bas sur des grèves
Grises et désertes et d'un autre temps.*

Maurice Michenaud

Lettre à l'autre

Qui es-tu
Toi qui dîne
A ma table
Ou à celle d'à-côté ?
Synchronicité
Ou bien intention
Si discrète soit-elle ?
A travers chants et murmures
Je vois vibrer autour de moi
L'écho d'une musique intime.

Qui es-tu
Toi qui dîne
A ma table
Où à celle d'à-côté ?
De quelle réalité
Affubles-tu la mienne ?
Toi qui, sans dire ton nom
Rôle autour de moi
Ou bien toi dont le nom
M'est si connu
Qu'il finit par m'échapper
Et me remplacer.

Quelle apparence
Me tire dans tous les sens ?
Quel vêtement tente-t-il
Sa chance ?

Comment ne pas faire miens
Tes propos de bistrot
Tes projets de dévot
Tes augures de tarot ?

Es-tu mon inconscient
Personnel ou collectif ?

Vas-tu à l'encontre
De mes souhaits ou désirs
Les plus secrets ? Ou bien
Est-ce le dieu qui me protège
S'opposant à mes espoirs

Le malin qui me tente
Brouille mon histoire ?

Quelle est cette sage ou folle
Petite musique
Provinciale ou européenne
Caraïbe ou Américaine
Délicate et magicienne ?

A trop s'oublier dans les autres
On ne sait plus très bien

Qui on est.....

Jean-Pierre Constanza

Monsieur Antoine

Aujourd'hui Monsieur Antoine Laroche reçoit ses enfants. Un pluriel qui peut paraître singulier quand on sait que M. Laroche n'a qu'une fille, Stéphanie, mais celle-ci est mariée et mère d'un petit garçon, Arthur, qui fait la joie des vieux jours de son grand-père. Car M. Laroche, âgé de 75 ans, veuf depuis dix ans, désormais retiré des affaires, s'est installé depuis peu dans cette belle ville de province. Il habite, près du centre, une confortable maison bourgeoise dont il est propriétaire. Il y vit seul, servi par une femme d'une cinquantaine d'années, Adèle qui vient, chaque jour faire le ménage, entretenir le linge et préparer ses repas. Adèle, très ponctuelle, arrive à 10 heures et quitte la maison à 17 heures. Elle sert le repas de son patron à midi et demi et lui laisse, en partant, le repas du soir que M. Laroche n'a plus qu'à réchauffer. C'est un patron agréable avec son employée dont il apprécie surtout la propreté, l'ordre et la discrétion.

M. Laroche reçoit peu, ce que tout le monde considère comme normal pour un homme seul, mais fréquente les principales notabilités de la ville qui le reçoivent à leur table et qu'il invite, en retour, dans une auberge campagnarde des environs renommée pour les talents de son chef et la qualité de sa carte. Respectable et respecté, il participe aux principales activités de la cité et certains aimeraient qu'à l'occasion des prochaines élections il entre au conseil municipal. Mais M. Laroche se fait un peu tirer l'oreille à ce sujet, arguant de son grand âge et du fait qu'il n'est que depuis peu installé dans la ville. Il mène une existence paisible et discrète. Il sort peu et on ne lui connaît pas de liaison. Chaque jour, en fin de matinée, il va prendre l'apéritif au bar « Le Sélect » dont il semble bien connaître les propriétaires ; ceux-ci, deux frères apparemment très « convenables » (comme on dit ici), ont racheté le fonds à peu près à l'époque où lui-même s'est installé dans la ville et, après quelques travaux, en ont fait un établissement confortable et feutré, considéré comme bien fréquenté. Lorsque le temps s'y prête, M. Laroche effectue une courte promenade, l'après-midi, le plus souvent au bord de la rivière qu'il semble affectionner particulièrement. Mais il lui arrive aussi de monter sur la colline qui domine le paysage et de faire une halte d'une demi-heure au pied du vieux moulin désaffecté, jouissant du charme de la vue et du concert des cigales. Les jours où le

temps est plus maussade, ce qui arrive rarement dans cette agréable région, il reste chez lui. A ceux que son isolement semble inquiéter, il répond qu'il ne s'ennuie jamais, qu'il lit et écrit ses mémoires. Quant à ses soirées, il les consacre à la télévision, mettant à profit, lorsque les programmes du jour le rebutent, les ressources d'une vaste vidéothèque. Les personnes, assez rares, qui ont eu le privilège de pénétrer dans son intimité vantent un intérieur cosu, richement meublé et doté d'une importante bibliothèque révélant des goûts éclectiques.

Une fois par semaine, il sort sa voiture, une Mercedes classique, pour rendre visite à une lointaine cousine qui habite Lyon.

M. Laroche est ce que l'on appelle un beau vieillard. Son visage, généralement impassible, sait, à l'occasion s'ornier d'un mince sourire et serait plaisant s'il n'était déformé par une cicatrice sur la joue gauche, souvenir, dit-il, d'un ancien accident de voiture. Il s'habille avec une élégance de bon aloi et porte un feutre assorti à son costume. Il arbore, mais sans ostentation, une belle chevalière en or à l'annulaire gauche et un jonc serti d'un élégant diamant à la main droite.

Aujourd'hui donc M. Laroche reçoit ses enfants. Adèle a mis les petits plats dans les grands et s'est donné beaucoup de mal pour préparer un repas raffiné. Elle est excellente cuisinière et se plaint d'autant moins de ce surcroît de travail qu'il n'est pas fréquent et qu'elle en sera récompensée par un généreux billet. A trente ans, Stéphanie apparaît dans tout l'éclat de sa beauté. Le repas est succulent et la jeune femme rayonne de bonheur. Bonheur de se retrouver avec tous ceux qu'elle aime le plus au monde : son mari, Edouard, directeur de laboratoire, dont elle est amoureuse comme au premier jour de leur rencontre et qui le lui rend bien, Arthur, son fils bien-aimé et, à ses côtés, son père qu'elle chérit tendrement. Peut-on imaginer plus belle image du bonheur ? Un remarquable vin de Bourgogne a légèrement rosi les visages et la conversation va bon train, tournant le plus souvent autour de l'enfant dont chacun apprécie le charme et les progrès quotidiens.

La sonnerie du téléphone résonne soudain. C'est Adèle qui, laissant sa cuisine, va décrocher. Elle revient presque aussitôt et se penche vers M. Laroche. Celui-ci se lève, s'excuse auprès de ses convives et gagne son bureau dont il ferme la porte. Il revient dans la salle à manger, reprend

sa place à table et relance la conversation qui s'est arrêtée en son absence. Rien ne semble changé dans ce touchant tableau de famille. Pourtant un observateur attentif remarquerait le pli soucieux qui barre le front du maître de maison.

Après le départ de ses enfants, M. Laroche passe un manteau, prévient Adèle qu'il sort. Qu'elle parte sans l'attendre s'il n'est pas rentré à cinq heures. Adèle lève les yeux vers son maître pour lui souhaiter une bonne soirée et remarque aussitôt qu'il est plus soucieux que d'habitude. En quelques instants son expression a changé. Ses enfants partis, il ne retient plus l'inquiétude qui le ronge depuis cet appel téléphonique. D'un pas vif pour son âge, il se dirige vers « Le Sélect » distant de quelques centaines de mètres seulement-, glisse un mot à l'oreille de l'un des frères qui dirigent l'établissement, et disparaît avec lui dans le logement contigu au bar. Quand ils sortent, un petit quart d'heure plus tard, le rideau de fer a été baissé et les deux tenanciers encadrent M. Laroche. Ils marchent d'un pas alerte dans la ville assoupie en ce milieu d'après-midi dominicale.

C'est le curé de la paroisse voisine, en se rendant à l'église pour y effectuer quelques rangements, qui a découvert les trois cadavres criblés de balles et allongés sur le trottoir. Les seuls témoignages recueillis par la police émanent d'habitants du voisinage ; ils n'ont naturellement rien vu mais ont entendu une série de coups de feu étouffés, suivis du rugissement d'un moteur de voiture poussé à son régime le plus élevé.

M. Laroche était un ancien truand. L'enquête démontrera que « Monsieur Antoine », comme on l'appelait dans le milieu, après un braquage particulièrement fructueux dont on n'avait jamais retrouvé le produit, avait été suspecté d'avoir participé à l'opération. Mais les perquisitions effectuées à son domicile, s'étaient avérées infructueuses et il avait pu fournir, ainsi que deux de ses complices présumés, un alibi irréprochable pour l'heure du crime. Ils avaient certes été entendus au procès, car on avait pu leur découvrir certains liens avec un quatrième suspect, mais



seulement en qualité de témoins, aucune charge n'ayant été retenue contre eux et leurs casiers judiciaires étant vierges ; quant au quatrième suspect, retrouvé porteur d'une arme de gros calibre équipé d'un silencieux, la cour d'assises l'avait condamné à dix ans d'incarcération, en dépit de ses dénégations, l'enquête ayant démontré que les douilles retrouvées sur les lieux de l'attentat correspondaient à son arme. Il avait retrouvé la liberté depuis quelques semaines seulement lorsque M. Antoine fut assassiné. Les journalistes ont supposé que l'homme avait retrouvé ses anciens complices et, devant leur refus de partager le butin soigneusement mis de côté, s'était vengé en les assassinant. Mais les journalistes, c'est bien connu, ont de l'imagination et peuvent échafauder des hypothèses, alors que l'exercice de la justice exige des preuves.

On n'a jamais retrouvé les assassins de M. Antoine et de ses amis. Sa fille a hérité de sa fortune, une fortune dont seuls son notaire et son banquier connaissaient l'étendue mais dont l'origine demeurait mystérieuse.

Stéphanie qui ignorait tout du passé tumultueux de son père l'a beaucoup pleuré et Arthur reste inconsolable de la perte d'un grand-père avec lequel il s'entendait si bien.

Emile Salmon

Le remblai est abîmé !

Ce n'est pas une tempête non, c'est un phénomène insidieux mais tout aussi dangereux pour notre belle ville, car il nous fait risquer le désamour...

Je parle de ce bruit que l'on appelle musique d'ambiance que vomissent les hauts-parleurs des mâts altiers du remblai, à longueur de journée depuis ce début juillet !

Quelle réussite pourtant ce nouveau remblai, esthétique et étudié pour la promenade avec des haltes charmantes et humaines.

Les passants, couples, flâneurs, familles, solitaires disponibles, les aimables et joyeux commerçants qui font l'esprit des lieux, se croisent les uns les autres.

On surprend, en les croisant, des perles de rires d'enfants, des mots doux de leurs parents.

On s'y baigne dans les sourires autant que dans le soleil ou le crachin.

Les goélands fantasques, jacassent formidablement et attirent nos regards dans ce ciel tout proche, souvent si pur.

Toute petite déjà, aux premiers sons de leurs criaileries cocasses, je savais que j'étais arrivée à la ville de « la récré perpétuelle ».

La mer rugit ou clapote, selon ses humeurs, le vent doux ou puissant nous insuffle la richesse de son caractère.

Mais foin de tous ces précieux petits bonheurs, on nous assourdit de sons qui sont censés faire un « fond sonore » abêtissant, alors qu'au bord de la mer, aux Sables, on possède une musique qui ressemble à la vie !

Pour déambuler passivement au son des quinzaines commerciales, on a « des grandes surfaces » pour ça...

Mais, de grâce, ne les confondez pas avec ce grand espace qu'est le remblai et que chacun doit pouvoir s'approprier en tout pacifisme pour peu qu'on nous laisse rester présents à nous-mêmes.

Brigitte Pignard



Chrysanthèmes

O chrysanthèmes, feux de la Toussaint,
Derniers reflets, symbole de la vie,
Ployant la tige sèche qui se plaint
Quand vient le soir, quel éclat de folie !

Le vent cupide amasse des tas d'or,
Les gagne au jeu, les perd, les abandonne,
Les arbres qu'il dépouille sans remords
Frileusement murmurent et frissonnent.

Un revenant perdu gémit dehors,
Les belles fées aux cheveux roux sont mortes.
Le vent qui se lamente sur leur sort
S'en va la nuit pleurer de porte en porte.

Ployant leur tige sèche qui se plaint,
Derniers reflets, symbole de la vie,
Les chrysanthèmes, fées de la Toussaint
Quand vient la nuit apaisent leur folie.

Meery Devergnas

Le miroir des rendez-vous

Le miroir m'invite
A l'autocritique
Courage de se regarder
En face
Et non symbole
De vanité.
Poursuite sans fin
Duel sans merci
Pour voir
Tout voir
Pouvoir tout voir ?
Pour voir quoi ?
Pour voir qui ?
Le portrait d'un inconnu
Chef d'œuvre de résistance au temps
Ou bien croûte de négligence
Comment te rendre du sens
Quand tu déformes tous les jours ?
Le portrait d'un inconnu
Monsieur soi-même
Monsieur soi m'aime
Et si c'était vrai
Le portrait de Dorian Gray
Sympathiser avec son sort
Le visage du passé
Et celui de l'avenir
Rendez-vous manqué d'hier
A ne pas manquer demain
Miroir ne me dis jamais
Que je suis la plus belle
Mais que je vis encore

Jean-Pierre Constanza

PARTAGE

*Il a très peu parlé, elle a beaucoup souri,
Hans était de Hollande, et sa compagne aussi,
Et c'était en Lozère, en ce début de Mai,
Un soir, dedans un gîte, après la randonnée.*

*Certains ont essayé, parfois avec succès,
D'extraire des mémoires de simples mots d'anglais,
Pour que ces randonneurs venus des Pays Bas
Ne soient pas trop déçus à l'arrivée des plats.*

*Le pot au feu fumant aux légumes variés
Sont au goût des papilles de nos deux étrangers,
Qui apprécient aussi le plateau de fromages
Et le vin de pays éclairant les visages.*

*On aurait bien aimé parler à cœur ouvert,
De leur vie, tout là-bas, au pays des polders,
Leur dire que chez nous, il est encor des gens
Qui savent accueillir ceux qui sont différents.*

*Malgré tout, ce soir-là, nous avons partagé
Ce moment si précieux de convivialité,
Sans beaucoup de paroles, mais avec des sourires,
Et sans avoir besoin de l'autre pour traduire.*

Maurice Michenaud

Hommage à Aimé CESAIRE

La Roue

*La roue est la plus belle découverte de l'homme et la seule
Il y a le soleil qui tourne
Il y a la terre qui tourne
Il y a ton visage qui tourne sur l'essieu de ton cou quand tu pleures*

*Mais vous minutes n'enroulez-vous pas sur la bobine à vivre
Le sang lapé
L'art de souffrir aiguisé comme des moignons d'arbre par les couteaux de
l'hiver
La biche saoule de ne pas boire
Qui me pose sur la margelle inattendue ton
Visage de goélette démâtée.*

*Ton visage
Comme un village endormi au fond d'un lac
Et qui renaît au jour de l'herbe et de l'année germe.*

Hommage à Léopold SEDAR SENGHOR

Chant d'ombre

L'aigle blanc des mers, l'aigle du Temps

Me ravit au-delà du continent.

Je me réveille je m'interroge

Comme l'enfant dans les bras de Krouss que tu nommes Pan.

C'est le cri du Soleil levant qui fait tressaillir la terre.

Ta tête noblesse nue de la pierre, ta tête au-dessus des monts

Le lion au-dessus des animaux de l'étable

Tête debout, qui me perce de ses yeux aigus.

Et je renaiss à la terre qui fut ma mère.

Voici le Temps et l'Espace, entre nous précipice et altitude

Que se dresse ton orgueil porte-neige jadis couleur humaine

-J'y disparaiss.

Laboureur couché dans l'ivresse de la moisson mûre.

Je glisse le long de tes parois, visage escarpé

Le meilleur grimpeur s'est perdu.

Vois le sang de mes mains et de mes genoux

Comme une libation le sang de mon orgueil antagoniste,

Déesse au visage de masque.

Me faudra-t-il lâcher les tempêtes de toutes les cavernes magiques du désert ?

Rassembler les sables aux quatre coins du ciel vide,

*En une ferveur immense de sauterelles ?
Puis dans un silence immémorial, le travail du froid apocalyptique ?*

*Glissent déjà tes paroles confuses de femme,
Comme des plaintes d'heureuse détresse, on ne sait.
Et les pierres, brusque et faible chute,
Vont prendre le fracas des cataractes.*

*Toute victoire dure l'instant d'un battement de cils
Qui proclame l'irréparable doublement.
Tu fus Africaine dans ma mémoire ancienne,
Comme moi les neiges de l'Atlas.*

*Mânes, ô Mânes de mes Pères
Contemplez son front casqué et la candeur de sa bouche
Parée de colombes sans taches
Comparez sa beauté et celles de vos filles
Ses paupières comme le crépuscule rapide
Et ses yeux vastes qui s'emplissent de nuit
Oui c'est bien l'aïeule noire, la Claire aux yeux violets
Sous ses paupières de nuit.*

*« Mon amie, sous le sombre des pagnes bleus
« Les étoiles effeuillent les fleurs d'ouate de leurs capsules égarées
« Le seigneur de la brousse s'est tu, qui a fait taire*

La révolte des bruits sourds

*« Vois ! Le brouillard doucement s'est égoutté
En claires gouttelettes de lait frais ».*

*Ecoute ma voix singulière qui te chante dans l'ombre
Ce chant constellé de l'éclatement des comètes chantantes*

*Je te chante ce chant d'ombre d'une voix nouvelle
Avec la vieille voix de la jeunesse des mondes.*